

Cortés l'assura qu'il ne serait nullement prisonnier. Il serait traité par les Espagnols avec les égards respectueux qui lui étaient dus; il aurait autour de lui ses propres serviteurs, et aucune interruption ne serait apportée à ses rapports habituels avec son peuple. Ce ne serait, en un mot, qu'un changement de résidence d'un de ses palais à un autre, changement auquel il était accoutumé. — Ces arguments n'eurent pas plus de succès. « Lors même que je consentirais à m'abaisser à ce point, répondit-il, mes sujets n'y consentiraient jamais (11)! » Et comme Cortés insistait, il offrit de livrer en otage aux Espagnols un de ses fils et une de ses filles, pour s'épargner à lui-même ce déshonneur.

Cette discussion durait déjà depuis deux heures sans amener de résultat, lorsqu'un des cavaliers, Velasquez de Léon, impatient de ces lenteurs, et sentant qu'ils étaient aussi compromis par cette tentative qu'ils pouvaient l'être par le fait lui-même, s'écria : « A quoi bon tant de paroles avec ce barbare? Nous sommes trop engagés maintenant pour reculer. Emparons-nous de lui, et s'il résiste, plongeons-lui nos épées dans le sein (12)! » Le ton farouche avec lequel il prononça ces paroles, et les gestes menaçants dont il les accompagna, alarmèrent le monarque : il demanda à Marina ce que disait cet officier qui paraissait si courroucé. Marina le lui expliqua avec les ménagements convenables, et le supplia d'accompagner les hommes blancs dans leurs quartiers, où il serait entouré d'égards, tandis qu'un refus ne servirait qu'à l'exposer à des violences, peut-être à la mort. Marina, en tenant ce langage à son souverain, exprimait sans doute sa propre pensée, et personne n'était mieux qu'elle en position de savoir la vérité.

(11) « Quando io lo consintiera, los mios no pasarian por ello. » Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85.

(12) « ¿ Que haze v. m. ya con tantas palabras? O le llevemos preso, o le daremos de estocadas, por esso tornadle á dezir, que si da voces, o haze alboroto, que le matereis, porque mas vale que desta vez asseguremos nuestras vidas, o las perdamos. » Bernal Díaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95.

Ce dernier appel ébranla la résolution de Montézuma. Ce malheureux prince cherchait vainement autour de lui quelque appui ou quelque sympathie : ses regards troublés ne rencontraient que les visages sévères des Espagnols. Il sentit que son heure était venue; — d'une voix émue, à peine intelligible, il consentit à accompagner les étrangers et à quitter ce palais, dans lequel il ne devait jamais rentrer. S'il avait eu l'énergie du premier Montézuma, il aurait appelé à lui ses gardes, et se serait fait tuer sur le seuil de ce même palais, plutôt que de le franchir, captif et déshonoré. Mais il ne sut pas s'élever à la hauteur de la situation : il sentait qu'il était l'instrument d'une irrésistible destinée (13)!

Les Espagnols n'eurent pas plus tôt arraché son consentement, qu'on donna l'ordre de faire approcher la litière royale. Les nobles qui la portaient et qui l'accompagnaient purent à peine en croire leurs sens, lorsqu'ils furent informés de l'intention de leur maître. Mais, en ce moment suprême, l'orgueil vint en aide à Montézuma, et, résigné à faire cette démarche, il voulut au moins avoir l'air de la faire de son plein gré. Comme la suite du monarque, escortée par les Espagnols, parcourait la rue, les yeux baissés et l'air abattu, des rassemblements se formèrent sur son passage, et le bruit se répandit de tous côtés que les hommes blancs avaient enlevé l'empereur et l'emmenaient de force à leurs quartiers. Une émeute n'aurait pas tardé à éclater, sans l'intervention de

(13) Oviedo ne sait pas trop s'il doit considérer la conduite de Montézuma comme prudence ou comme pusillanimité. « Al coronista le parece, segun lo que se puede colegir de esta materia, que Montézuma era, o mui falso de animo, o pusilanimo, o mui prudente, aunque en muchas cosas, los que le vieron lo loan de mui señor y mui liberal; y en sus razonamientos mostraba ser de buen juicio. » Il se décide cependant pour la pusillanimité. « Un principe tan grande como Montézuma no se habia de dexar incurrir en tales términos, ni consentir ser detenido de tan poco numero de Españoles, ni de otra generacion alguna; mas como Dios tiene ordenado lo que ha de ser, ninguno puede huir de su juicio. » *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 6.

Montézuma, qui invita le peuple à se disperser, ajoutant qu'il allait rendre visite à ses amis : lâche et honteux mensonge, qui ôtait à ses sujets la seule excuse qu'ils eussent pour résister. En arrivant aux quartiers des Espagnols, il chargea ses nobles d'aller renouveler les mêmes assurances à la foule, et réitéra ses ordres pour que chacun rentrât chez soi (14).

Il fut reçu par les Espagnols avec des démonstrations respectueuses, et choisit la suite d'appartements qui lui convenait le mieux. Ces appartements furent bientôt décorés de belles tapisseries en coton, de tissus de plumes, et des produits les plus élégants de l'industrie indienne. Le monarque lui-même resta entouré des personnes de son choix, de ses femmes et de ses pages, et fut servi à ses repas avec la pompe et le luxe ordinaires. Il donnait, comme dans son propre palais, audience à ses sujets, qu'on admettait en sa présence, mais en petit nombre à la fois, sous prétexte des convenances et du bon ordre. Les Espagnols le traitaient avec une politesse étudiée. Aucun d'eux, pas même le général, ne s'approchait de lui sans ôter son casque et sans lui rendre les honneurs dus à son rang. Jamais ils ne s'asseyaient en sa présence, sans qu'il les eût invités à le faire (15).

Au milieu de tout ce cérémonial et de ces démonstrations de respect, un fait n'annonçait que trop clairement au peuple que son souverain était prisonnier. Deux postes, de soixante

(14) Les détails de l'enlèvement de Montézuma se trouvent, avec les variantes ordinaires, dans *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 84-86. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95. Ixtlilxochitl, *Hist. chich.*, Ms., cap. 85. Oviedo, *Hist. de las Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 6. Gomara, *Crónica*, cap. 83. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 2-3. Martyr, *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(15) « Siempre que ante él passauamos, y aunque fuesse Cortés, le quitauamos los bonetes de armas o cascos, que siempre estauamos armados, y él nos hazia gran mesura, y honra à todos... Digo que no se sentauan Cortés ni ninguno capitan, hastaque él Montecuma les mandava dar sus assentaderos ricos, y les mandaua assentar. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95, 100.

hommes chacun, étaient établis, l'un devant le palais, l'autre derrière. Vingt hommes de chacun de ces deux postes montaient la garde en même temps, exerçant jour et nuit une active surveillance (16). Un autre piquet, commandé par Velasquez de Léon, stationnait dans l'antichambre du monarque. Toute infraction à la consigne, le moindre relâchement de vigilance de la part de ces gardes, étaient punis par Cortés avec une extrême sévérité (17). Il sentait, et tous les Espagnols devaient le sentir comme lui, qu'au point où on en était, l'évasion de l'empereur serait le signal de leur perte. Cependant cette surveillance continuelle était extrêmement pénible. « Que ce chien de roi meure, s'écria un jour un soldat, plutôt que de nous faire ainsi mourir de fatigue ! » Ces paroles furent entendues de Montézuma, qui en devina à peu près le sens, et l'insolent soldat fut châtié par ordre du général (18). Mais les cas de ce genre étaient très-rares. Au contraire, la conduite pleine d'aménité du monarque, qui semblait se plaire dans la société de ses geôliers, et qui ne manquait jamais de reconnaître le plus léger service ou la moindre attention de la part du dernier des soldats, inspira aux Espagnols autant de sympathie pour lui qu'ils étaient capables d'en éprouver — pour un barbare.

Les choses en étaient là, lorsqu'on annonça l'arrivée de Quauhpopoca. Il était accompagné de son fils et de quinze chefs aztèques. Il avait fait le voyage de la côte à la capitale porté dans sa litière, ainsi qu'il convenait à un personnage de son rang. Avant de paraître devant Montézuma, il jeta pardessus ses vêtements le grossier manteau de *nequen*, puis il se soumit au cérémonial humiliant suivi en pareil cas. Cette rigoureuse observance d'une vaine étiquette avait quelque

(16) Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 8, cap. 3.

(17) Trois soldats qui avaient quitté leur poste sans ordre furent condamnés à « courir le gantelet, » châtimement presque aussi cruel que la mort. *Ibid.*, ubi suprâ.

(18) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 97.

chose d'étrange, lorsqu'on la rapprochait de la situation réelle des deux personnages.

Le gouverneur aztèque fut froidement reçu par son maître, qui renvoya l'affaire (pouvait-il faire autrement?) au jugement de Cortés. La procédure fut assez expéditive. Le général ayant demandé au cacique s'il était sujet de Montézuma: « Et de quel autre souverain pourrais-je être le sujet? » répondit-il, voulant dire que l'empire de son maître s'étendait sur tout l'univers (19). Il ne nia pas sa participation à ce qui s'était passé, il ne chercha nullement à s'abriter derrière l'autorité royale; mais lorsque la sentence de mort eut été prononcée contre lui et ses compagnons, ils rejetèrent d'une voix unanime tout le blâme sur Montézuma (20). Ils furent condamnés à être brûlés vifs sur la place du palais. On forma les bûchers avec des troncs de flèches, de javalots et d'autres armes, tirées, avec la permission de l'empereur, des arsenaux dépendant du grand *teocalli*, où elles avaient été déposées pour servir de moyens de défense en cas de troubles ou d'insurrection. Par cette précaution politique, Cortés enlevait aux habitants de la capitale une ressource dont ils auraient pu tirer parti contre lui.

Pour mettre le comble à toutes ces mesures extraordinaires, Cortés, tandis qu'on faisait les préparatifs de l'exécution, entra chez l'empereur, suivi d'un soldat qui portait des fers dans ses mains. Prenant un air sévère, il accusa le monarque d'être le premier moteur de l'attentat commis contre les Espagnols,

(19) « Y despues que confesaron haber muerto los Españoles, les hice interrogar si ellos heran vasallos de Mutezuma? Y el dicho Qualpopoca respondio, que si habia otro señor, de quien pudiesse serlo? Casi diciendo, que no habia otro, y que si eran. » *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 87.

(20) « E asimismo les pregunté, si lo que allí se habia hecho si habia sido por su mandado? Y dijéron que no, aunque despues, al tiempo que en ellos se executo la sentencia, que fuessen quemados, todos a una voz dijéron, que era verdad quel el dicho Mutezuma se lo habia embeado á mandar, y que por su mandago lo habian hecho. » *Rel. seg., loc. cit.*

ainsi qu'il était maintenant avéré par la déclaration de ses propres agents. Un tel crime, commis par un sujet, eût mérité la mort; il ne pouvait être expié, même par un souverain, sans quelque punition. En achevant ces mots, il ordonna au soldat d'attacher les fers aux pieds de Montézuma. Il attendit froidement que l'opération fût terminée; puis, tournant le dos au monarque, il sortit.

Montézuma, sous le coup de ce dernier outrage, semblait avoir perdu l'usage de la parole. Il était comme un homme étourdi par un coup violent, qui paralyse tout à coup ses facultés. Il ne fit aucune résistance; mais quoiqu'il ne prononçât pas une parole, des gémissements étouffés trahissaient de temps en temps les angoisses de son âme. Ses serviteurs, baignés de larmes, s'efforçaient de le consoler. Ils soutenaient affectueusement ses pieds dans leurs bras, et cherchaient, en les entourant de leurs châles et de leurs manteaux, à les soulager de la pression du fer. Mais le fer avait pénétré aussi dans son cœur... Montézuma sentait qu'il n'était plus roi.

Cependant on procédait dans la cour à l'exécution de la terrible sentence. L'armée espagnole tout entière avait pris les armes, pour prévenir toute tentative d'intervention de la part des Mexicains. Mais aucune velléité semblable ne se manifesta: la populace contempla ce spectacle avec un muet étonnement, croyant que la sentence avait été prononcée par l'empereur. Le mode même d'exécution excita peu de surprise chez des gens familiarisés avec des spectacles de ce genre, et avec les horribles raffinements de leurs sacrifices diaboliques. Le seigneur aztèque et ses compagnons, attachés par les pieds et par les mains aux bûchers allumés, subirent leur affreux supplice sans pousser un cri, sans laisser échapper une plainte. Le courage passif est la vertu du guerrier indien, et les Aztèques, comme les autres races du continent de l'Amérique du Nord, se faisaient gloire de montrer comment l'âme du brave peut triompher des tortures de la mort.

Quand cette funèbre tragédie fut terminée, Cortés retourna à l'appartement de Montézuma. Là, s'agenouillant, il détacha

de sa propre main les fers de son prisonnier, après lui avoir exprimé le regret qu'il éprouvait d'avoir eu à s'acquitter du pénible devoir de lui infliger une telle punition. Montézuma semblait avoir perdu toute espèce d'énergie, et ce monarque, qui, quelques jours auparavant, pouvait, d'un geste, faire trembler tout l'empire de l'Anahuac, n'eut pas honte de remercier Cortés de la liberté qu'il lui rendait, comme d'un bienfait, comme d'une faveur imméritée (21)!

Peu de temps après, le général, jugeant que son royal prisonnier avait reçu une leçon suffisante, l'informa qu'il ne mettrait aucun obstacle à ce qu'il retournât dans son propre palais, si tel était son plaisir. Montézuma refusa cette offre; il alléguait, dit-on, que ses nobles l'avaient plus d'une fois importuné de leurs sollicitations pour qu'il vengeât ses injures, en prenant les armes contre les Espagnols: — s'il était au milieu d'eux, il lui serait difficile d'éviter la guerre, et d'épargner à sa capitale tous les fléaux qu'elle entraîne (22). Cette raison ferait honneur à son cœur, si on pouvait supposer qu'elle ait déterminé sa conduite en cette circonstance. Mais il est probable qu'il se souciait peu de se mettre à la merci de ces chefs orgueilleux et féroces qui avaient été témoins de son humiliation, et qui devaient mépriser sa lâcheté, inouïe dans un monarque aztèque. On prétend aussi que quand Marina lui transmit les propositions de Cortés à ce sujet, Aguilar, l'autre interprète, lui donna à entendre que les

(21) Gomara, *Crónica*, cap. 89. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 6. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95.

On ne sait trop si c'est la pitié ou le mépris qui domine dans le récit que fait P. Martyr de cet événement. « Infelix tunc Muteezuma re adeo nova percussus, formidine repletur, decidit animo, neque jam erigere caput audebat, aut suorum auxilia implorare. Ille vero pœnam se meruisse passus est, uti agnus mitis. Equo animo pati videtur has regulas grammaticalibus duriores, imberbibus pueris dictatas, omnia placide fert, ne seditio civium et procerum oriatur. » *De orbe novo*, dec. 5, cap. 3.

(22) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 88.

officiers espagnols ne souffriraient jamais qu'il profitât de la faculté qu'on semblait lui laisser (23).

Quels que fussent ses motifs, il est certain qu'il déclina l'offre de Cortés; et celui-ci, dans un transport réel ou feint, l'embrassa, en lui déclarant « qu'il l'aimait comme un frère, et que tous les Espagnols seraient désormais voués à ses intérêts, puisqu'il avait prouvé lui-même combien il prenait les leurs à cœur! » Paroles mielleuses, « dont Montézuma connaissait bien la valeur réelle, » dit le vieux chroniqueur qui était présent.

Les événements que nous venons de raconter sont, sans contredit, au nombre des plus extraordinaires de l'histoire. Qu'une poignée d'hommes aient pénétré dans le palais d'un puissant monarque, se soient emparés de sa personne, l'aient emmené prisonnier; — que ces mêmes hommes aient fait périr en sa présence, d'une mort ignominieuse, quelques-uns de ses principaux officiers, pour avoir exécuté, selon toute probabilité, ses propres ordres, et qu'ils aient, pour comble d'audace, mis le prince lui-même aux fers comme un vil malfaiteur; — que ces traitements aient été infligés non pas à un vieillard affaibli par l'âge et par l'adversité, mais à un superbe monarque, dans la plénitude de sa puissance, au sein même de sa capitale, entouré de milliers et de myriades de sujets qui pour le défendre eussent versé tout leur sang; — que tout cela, dis-je, ait été fait par une poignée d'aventuriers, c'est une chose qui passe toutes les bornes de la vraisemblance! Tout cela n'est pourtant que la simple vérité.

Nous sommes peu disposés à nous ranger à l'opinion des contemporains, pour qui ces événements ont été un sujet d'admiration, et il nous est permis d'accueillir avec une juste défiance les raisons alléguées à l'appui d'un odieux guet-apens commis sur la personne d'un souverain ami, par ceux-là même qu'il comblait de ses bienfaits.

Pour envisager la chose différemment, il faut se mettre à la

(23) Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 95.

place des conquérants, et reconnaître avec eux la légitimité du droit de conquête. A ce point de vue, bien des difficultés disparaissent. Si la conquête était un devoir, tout ce qui était nécessaire pour atteindre ce but était licite. Droit et nécessité, dans ce cas, deviennent synonymes, et il est difficile de nier que l'arrestation du monarque ne fût une mesure nécessaire, si les Espagnols voulaient gouverner seuls dans l'empire (24).

L'exécution du cacique aztèque suggère d'autres considérations. S'il était réellement coupable de l'acte de trahison que lui imputait Cortés, et si Montézuma désavouait ce même acte, le cacique méritait la mort, et l'application de la peine était justifiée par les principes du droit des gens (25). Mais on ne voit pas aussi clairement pourquoi le général crut devoir envelopper dans sa sentence un si grand nombre d'individus, dont la plupart, pour ne pas dire tous, n'avaient fait qu'exécuter les ordres de leur chef. Quant à la barbarie de leur supplice, elle étonnera peu ceux qui savent quel était, au seizième siècle, le code pénal de la plupart des nations civilisées.

Mais si le gouverneur méritait la mort, comment justifier l'outrage commis sur la personne de Montézuma? Si le premier était coupable, le second ne pouvait l'être. Si, au contraire, le cacique n'avait fait qu'obéir à des ordres supérieurs, la responsabilité retombait sur le souverain qui avait donné ces ordres. Ils ne pouvaient, dans aucun cas, être compris tous deux dans la même catégorie.

(24) L'archevêque Lorenzana, qui écrivait à la fin du siècle dernier, trouve que la conduite des Espagnols est justifiée par l'Écriture. « Fué grande prudencia, y arte militar haber asegurado á el emperador, porque sino quedaban expuestos Hernan Cortés, y sus soldados á perecer á traycion, y teniendo seguro á el emperador se aseguraba á si mismo, pues los Españoles no se confían ligeramente: Jonathas fué muerto, y sorprendido por haberse confiado de Triphon. » *Rel. seg. de Cortés*, p. 84, nota.

(25) Voir Puffendorf, *De jure naturæ et gentium*, lib. 8, cap. 6, s. 10. Vattel, *Droit des gens*, liv. 3, chap. 8, sect. 144.

Quoi qu'il en soit, il serait à peu près oiseux de vouloir juger la question d'après des principes abstraits de droit et de justice. Comment supposer que les conquérants s'inquiétassent beaucoup des subtilités de la politique? Méprisant les naturels comme une race proscrite, sans Dieu au monde, ils croyaient avoir mission (pour nous servir d'une locution devenue banale) de conquérir et de convertir : c'était là pour eux la justice et le droit. Il est certain que ces mesures de rigueur facilitèrent le grand œuvre de la conquête. L'exécution du cacique jeta la terreur non-seulement dans la capitale, mais par tout l'empire. Elle proclama qu'on ne pouvait toucher avec impunité un cheveu de la tête d'un Espagnol! En déconsidérant Montézuma à ses propres yeux et à ceux de ses sujets, Cortés lui enleva l'appui de son peuple et le força de se jeter dans les bras de l'étranger.

On se fera une idée exacte du sens moral des acteurs de ces événements, en lisant les réflexions que faisait à ce sujet Bernal Diaz, après un laps d'une cinquantaine d'années, alors que le feu de la jeunesse était éteint en lui, et que ses yeux, se reportant d'un demi-siècle en arrière, ne voyaient plus les choses à travers le faux jour des passions et des préjugés. « Maintenant que je suis vieux, dit-il, je m'amuse souvent à évoquer le souvenir des faits héroïques de ma jeunesse, qui se représentent à mon esprit avec la même netteté que les événements d'hier. Je pense à l'enlèvement du monarque indien, à sa mise aux fers, à l'exécution de ses officiers, et il me semble que toutes ces choses se passent en ce moment devant moi. Mais en réfléchissant sur nos exploits, je sens que ce n'est pas de nous-mêmes que nous les avons accomplis : non, c'était la providence de Dieu qui nous guidait. Il y a là un grand sujet de méditation! (26) » Oui, sans doute, et de méditation qui n'est pas sans charme, lorsqu'on songe à la su-

(26) « Osar quemar sus capitanes delante de sus palacios y echalle grillos entre tanto que se hazia la justicia, que muchas vezes avra que soy viejo me paro á considerar las cosas heroicas que en aquel tiempo passamos, que me